

La carte et le territoire *Dune* de Denis Villeneuve

Jean-Philippe Gravel

Volume 40, Number 1, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2022). Review of [La carte et le territoire / *Dune* de Denis Villeneuve]. *Ciné-Bulles*, 40(1), 32–35.

La carte et le territoire

JEAN-PHILIPPE GRAVEL



États-Unis–Canada / 2020 / 155 min

RÉAL. Denis Villeneuve **SCÉN.** Eric Roth, Jon Spaihts et Denis Villeneuve, d'après le roman de Frank Herbert **IMAGE** Greig Fraser **MUS.** Hans Zimmer **MONT.** Joe Walker **PROD.** Cale Boyter, Joe Caracciolo Jr., Mary Parent et Denis Villeneuve **INT.** Timothée Chalamet, Rebecca Ferguson, Oscar Isaac, Josh Brolin, Javier Bardem, Stellan Skarsgård **DIST.** Warner Bros.

«Enfin!» ont dû soupirer les *fans* du roman-culte de Frank Herbert en voyant la première partie de l'adaptation de Denis Villeneuve gagner les salles nord-américaines le 22 octobre dernier, après un report de 10 mois pour cause de pandémie. La sortie simultanée de **Dune** sur HBO Max n'aura pas entraîné les dégâts escomptés, comme en témoignent des recettes dépassant les 300 millions de dollars et le constat *de visu* de salles combles, progrès de la vaccination et allègement des restrictions sanitaires obligent. Plus besoin de s'inquiéter du second volet, déjà en chantier : pour reprendre la phrase finale du premier volet : «Ce n'est qu'un début.»

Bien du temps a passé depuis 1965 lorsque parut, après un défilé de lettres de refus, le roman d'Herbert ; et bien du temps s'écoulerait encore pour qu'il devienne cette « bible » d'une stature comparable à celle de la trilogie *The Lord of the Rings* de J. R. R. Tolkien dans le genre du fantastique merveilleux. D'abord succès critique, c'est avec et auprès de la génération contre-culturelle des *sixties* — grandes contestations antiguerre, drogues psychédéliques, éveil global de la conscience écologique — que *Dune* serait le phénomène qu'il demeure à ce jour, avec son histoire de venue d'un Sauveur dans un climat de trahisons, de guerres de pouvoir et d'enjeux environnementaux au sein d'un Empire recouvrant la totalité de l'Univers Connu.

La réputation inadaptée à l'écran de ce livre-monde (assez riche et lucratif pour avoir inspiré cinq suites à Herbert et, depuis sa mort, une quinzaine d'antépisodes, d'épisodes intermédiaires et de *sequels* co-écrits par son fils, Brian Herbert, et Kevin J. Anderson) tient évidemment à sa complexité. Le premier volet, d'un format déjà hors norme (entre 700 et 900 pages, selon l'édition), s'adjoint même, en annexes, un ensemble d'appendices explicatifs (sur

l'écologie de Dune, les religions de Dune, les principaux personnages aux rênes de l'Empire, etc.) et d'un glossaire de quelque 300 entrées¹.

Le roman y développe et y conceptualise, dans ses fondements, une ère qui a succédé à la nôtre depuis plus d'une dizaine de milliers d'années. Le point de rupture entre les deux ères aura été le « Jihad butlérien », une longue croisade au terme de laquelle l'humanité aurait banni toute forme d'intelligence artificielle (une des lois cardinales de l'Emporium étant que « nul homme ne créera de machine à son image »). Voilà qui ne saurait mieux distinguer cette ère de la nôtre — et *Dune* de tout un pan de la SF enthousiasmée par les machines. Placé dans un monde où la technologie a hautement progressé (la conquête de l'espace y est un fait accompli), mais reste strictement utilitaire, *Dune* est un roman où l'homme se trouve plutôt aux prises avec l'expansion de ses propres conscience et facultés.

Mais la structure de ce monde n'en est pas moins féodale. À son sommet : un leader suprême (l'Empereur) régnant sur l'étendue de l'Univers Connu — ses milliers de milliards de galaxies et de planètes —, et donc le Landsraad, l'ensemble des « grandes maisons » qui assurent la gouvernance et l'exploitation des ressources de leurs fiefs planétaires respectifs. Le tout forme un réseau complexe d'interdépendances et de rivalités entre les diverses maisons, dont le Landsraad et l'Imperium. Lorsque le récit de *Dune* commence, en l'an 10 191 de cette ère, la maison Corrino occupe le siège impérial depuis dix mille ans, mais l'absence d'héritier mâle de l'empereur actuel fragilise sa position.

1. Laisant à penser que tout lecteur amateur qui se rendrait non seulement au bout du roman, mais aurait aussi été conquis par celui-ci, verrait augmenter ses aptitudes en lecture, dans une meilleure maîtrise, par exemple, de textes longs ou complexes.

Deux autres puissances capitales jouent dans la balance de cet écosystème : l'ordre ancien des Bene Gesserit et la Guilde des navigateurs. Politique et religieux, uniquement composé de femmes — dont l'enseignement permet aux facultés humaines de se substituer à celles des « machines pensantes » — l'ordre des Bene Gesserit (dont les membres sont parfois qualifiés de sorcières, vu leurs pouvoirs et l'opacité de leurs objectifs politiques) manipule, en outre, les croyances religieuses des peuples indigènes et exercent, surtout, leur autorité dans la gestion des alliances et les appariements entre les diverses « maisons », selon un programme de sélection génétique. Appliquant d'une main de fer leur politique de planification des naissances, cet ordre sororal prévoit à terme l'arrivée d'une sorte de surhomme, le Kwisatz Haderach (nous y reviendrons).

Quant à elle, la Guilde des navigateurs a le monopole des transports aux confins de cet univers, dont l'économie est sous son emprise. Afin de parvenir à ses destinations intergalactiques, la Guilde dépend à son tour de l'épice, ou mélange, une drogue qui décuple les facultés du corps et de l'esprit. Or, cette substance, des plus rares et des plus indispensables, ne se trouve que sur Arrakis, ou Dune, planète de sable, la plus dangereuse de toutes, au climat hostile et dont les perfides Harkonnen assurent l'exploitation en opprimant son peuple indigène, les Fremen, aguerri aux conditions extrêmes du désert et voué à la clandestinité. Mystiques, les Fremen espèrent faire un jour d'Arrakis un jardin et attendent l'arrivée d'un messie qui les guidera vers la libération.

Le récit proprement dit de *Dune* — livre et film — commence lorsque l'Empereur Shaddam IV transmet la gestion d'Arrakis et de son épice au magnanime duc Leto Atréides, dépouillant ainsi la maison Harkonnen après 80 ans d'un règne brutal. Souverain bienveillant, Leto vit en concubinage avec Dame Jessica qui, formée comme Bene Gesserit, a donné naissance à un garçon, Paul, 15 ans. Cette naissance contraria (et contrarie tout court) les plans de la puissante secte matriarcale, selon laquelle Jessica devait engendrer une fille. Cette désobéissance précipiterait la survenue du Kwisatz Haderach, un spécimen mâle de Bene Gesserit dont les pouvoirs mentaux pourraient, tel un chaînon manquant, traverser l'espace et le temps. Sa venue prématurée menace de chambouler l'équilibre du monde connu, mais l'organisation s'intéresse à Paul, déjà hanté par des rêves prémonitoires, et le soumet à l'épreuve du « Gom Jabbar » de résistance à la

douleur, prouvant qu'il est bien un humain et non une bête à abattre.

Les Atréides sont à peine arrivés sur Arrakis qu'ils doivent reprendre l'exploitation de l'épice, se familiariser avec le désert et forger une alliance avec les Fremen, rendus méfiants après des décennies de répression par les Harkonnen. Des incidents curieux



Leto Atréides (Oscar Isaac) entre Gurney Halleck (Josh Brolin) et Thufir Hawat (Stephen McKinley Henderson)

s'enchaînent d'emblée : tandis que des Fremen semblent aussitôt reconnaître en Paul leur futur prophète, un premier attentat à sa vie indique l'infiltration d'un traître parmi la garde rapprochée des Atréides. C'est le début d'un coup d'État ourdi par le baron Vladimir Harkonnen pour récupérer Arrakis en éliminant la lignée atréide... Mais, échappant de justesse à la mort, Jessica et Paul, enfuis dans le désert et pourchassés par les vers géants qui protègent l'épice, partent en quête d'une tribu Fremen, sans laquelle ils ne survivraient pas. Entretemps, l'atmosphère saturée d'épice déclenche chez Paul des visions de son possible destin : libérateur et messie des Fremen, certes, mais chef de guerre, maître du monde ? L'effrayant à l'idée du tyran qu'il pourrait être. Le premier chapitre du *Dune* de Villeneuve s'arrête là où Paul et Jessica sont découverts et acceptés par une faction Fremen, environ aux deux tiers du roman.

Tout ce chemin parcouru (et toute cette information) ramène la trajectoire de Paul vers celle, classique, du *Hero with a Thousand Faces* de Joseph Campbell (1949), véritable pierre de rosette de nombre de « Space Opera » dont l'intrigue dépend du devenir d'un héros improbable en figure de sauveur. Une source majeure pour George Lucas et la saga *Star Wars*, autant que pour l'univers de *Dune* avec son Empire, ses planètes aux écologies distinctes, ses



Dune de David Lynch avec Kyle MacLachlan en Paul Atreides

chevaliers Jedi aux pouvoirs entre ceux des Bene Gesserit et de Paul. Disséminé, l'univers d'Herbert inspire l'*Heroic Fantasy* hollywoodienne comme Philip K. Dick la SF paranoïaque.

On sait comment la saga de *Dune* au grand écran s'est avérée longue et tumultueuse. Le documentaire **Jodorowsky's Dune** de Frank Pavich (États-Unis–France, 2013) relate comment la première tentative, amorcée en 1973 par le réalisateur d'**El Topo** et de **La Montagne sacrée**, échoua malgré l'enthousiasme, le talent et le temps investis dans ce projet. Toujours aussi peu enclin à douter de lui-même, Jodorowsky se rappelle l'aventure comme d'une légende où s'opposent le créateur rêvant d'un film de 12 heures capable de « fonder une religion » et de transformer les consciences, et les pouvoirs corrompus de l'argent. Quarante-cinq ans après, son *pitch*, contagieux, fait tout de même regretter cette production où la musique de Magma et de Pink Floyd se serait jointe aux décors de H. R. Giger et de Moebius; une somme des courants alternatifs des années 1970 et de tous les excès qui en découlent. Certains projets valent peut-être mieux de rester à l'état de rêve.

À ce rêve est venu s'ajouter le **Dune** de David Lynch (1984) comme une migraine de lendemain de veille, y compris pour Lynch. Il n'a pour tout bagage que le sublimement bizarre **Eraserhead** (1977) et le mélodrame expressionniste **Elephant Man** (1980) quand Dino De Laurentiis lui propose cette superproduction, qui doit tenir en deux heures vingt. Le tournage mexicain et la dimension de l'équipe amènent Lynch hors de son élément. La durée imposée du film mutile le récit, que Lynch tente de compenser par d'abondantes explications en voix *off* pour raccorder les segments. Le public y perd son latin, le film, son argent, et Lynch tourne à jamais le dos aux grands studios, en plus de désavouer son

film. Mais **Dune** ne désavoue pas Lynch. On y voit s'ébaucher le genre de multivers déroutants et de digressions oniriques qu'il ne cessera d'explorer jusqu'à la série *Twin Peaks – The Return* (d'ailleurs, la filiation entre l'agent Dale Cooper et le jeune Paul Atreides, tous deux interprétés par Kyle MacLachlan chez Lynch, est éloquente). La répugnante vision du pustuleux baron Vladimir Harkonnen (Kenneth McMillan) impose le premier grand vilain, avec ses pratiques innommables, du répertoire lynchien, qui n'en manquera plus. Parmi le bric-à-brac très inégal des effets spéciaux, certaines scènes et certains décors confèrent une majesté parfaitement extra-terrestre. Le film entraîne généralement une confusion similaire à celle d'une lecture novice du roman submergée jusqu'à s'y perdre d'informations et de discours intérieurs et n'est donc pas si éloigné de son texte source à cet égard. À prendre ou à laisser, **Dune** est le seul film qui présentera Lynch sous une tonalité épique.

Trente-six ans plus tard, la nouvelle adaptation de *Dune* semble indiquer que réussir la transition du livre au film demandait moins d'excentricité et de débordement que de prudence. Les risques pour Villeneuve étaient ailleurs: dans le scénario d'abord, dans l'exigence d'un film en deux parties ensuite, la seconde étant conditionnelle au succès de la première (pari d'ores et déjà gagné). À l'écran (de préférence aussi grand que possible), toutefois, le somptueux spectacle, maîtrisé, ne dévie pas de sa course. Le traitement frappe par son élégance. La conception visuelle de Patrice Vermette et la direction photo de Greig Fraser sont parfois à couper le souffle. Le scénario, coécrit avec Jon Spaihts et Eric Roth, accomplit le non mince exploit de proposer un **Dune** à la fois fidèle et intelligible; et si ses arrières-plans et son contexte peuvent soulever des questions, la trame et les enjeux principaux restent clairs.

C'est l'amateur cérébral du roman d'Herbert — porté à la complexité des négociations, des relations, des caractères, même des pensées intérieures — que ce **Dune**-là risque de décevoir, les choix de Villeneuve misant d'abord sur le spectacle et l'action plutôt que sur les longues tractations, etc. Quiconque trouve **Dune** bavard n'a qu'à rouvrir le livre pour changer d'avis. **Dune** condense souvent en quelques lignes des pages entières de dialogue — quitte à ce que ses personnages y perdent en profondeur tels des figures aspirées par le tumulte des événements. Timothée Chalamet (Paul), Rebecca Ferguson (Jessica), Oscar Isaac (Leto) et Stellan Skarsgård (Harkonnen)

s'acquittent de leur tâche honorablement, mais on ne saurait détecter chez eux de véritable épaisseur. Les vrais héros du film, ce sont le récit, le spectacle et sa sensibilité pour la *prescience* de Frank Herbert d'avoir, en 1965, bâti une fresque dont les enjeux géopolitiques semblent plus d'actualité que jamais : guerres impérialistes et coloniales, essor du religieux, surexploitation des ressources naturelles, etc. Ajoutons à cela l'enjeu capital, non de l'épice, mais de l'eau, dont toute forme de vie dépend autant sur Arrakis que sur Terre, faut-il rappeler.

La sensibilisation figure à l'ordre du jour, faisant d'ores et déjà de **Dune** un film de et pour notre temps. À l'éco- (et aqua-) anxiété s'adjoint une diversité culturelle qui débouche sur la représentativité : la peau blanche n'y est qu'une couleur parmi d'autres. Le féminisme : avec le patriarcat de l'Imperium sérieusement perturbé par les « sorcières » Bene Gesserit. Le rejet de l'excès et du choquant : malgré le débordement de batailles et de combats, la quasi-absence d'hémoglobine, de nudité, de sensualité comme de violence ou de cruauté graphique passent le test du film « tout public », réduisant d'autant le risque d'en sortir ébranlé. Tout au plus aura-t-on les tympanes engourdis par la partition d'Hans Zimmer qui ne lâche pas le film une seconde.

Tout public, donc, tant en matière d'*exportabilité* que d'âge. Premier de classe, Villeneuve a accompli un parcours sans fautes, mais qui marque la différence entre la folie créatrice et l'illustration appliquée. Le **Dune** de Jodorowsky aurait sans conteste été une tout autre bibitte. Mais nous sommes en 2021, nous avons évolué depuis les années 1970 où quelques visionnaires mégalos s'autorisaient tous les excès. Les superproductions d'aujourd'hui carburent moins au malaise qu'au consensus et c'est un grand plus si, avec Villeneuve, on y estime l'intelligence du spectateur et l'on se soucie d'en mettre plein la vue tout en faisant réfléchir. Mais chaviré? Ce **Dune** 2021, avec toutes ses qualités, a tout pour impressionner et imposer le respect. Mais émouvoir? Choquer? Secouer? Ou est-ce qu'il est trop maîtrisé, trop sage et neutre, trop aseptisé pour que l'on y sente passer le genre de courant cathartique que l'on serait en droit d'espérer? Nous attendons donc le prochain avec hâte, mais avec réserve. Si, dans les décennies futures, le roman de Frank Herbert s'avère toujours aussi contemporain qu'aujourd'hui, voire davantage, il y a à parier que l'aventure de ses incarnations à l'écran ne s'arrêtera pas avec Denis Villeneuve, le premier dans cette course à sembler capable de se rendre jusqu'à la ligne d'arrivée. Ce n'est pas tout, ce n'est pas rien : c'est un début. 



Paul Atreides (Timothée Chalamet) et Lady Jessica (Rebecca Ferguson)